

Excursion au Volcan de la Fournaise en 1768

Un récit de M. Crémont ordonnateur à l'île Bourbon

Extrait de *L'Année littéraire*, année 1770, tome septième, à Paris, chez Delalain.

Il existe un autre récit de la même expédition, celui de M. Bory de Saint Vincent¹ qui raconte d'après ce que lui aurait raconté un certain Germain Guichard qui aurait participé à l'excursion et qui comme par hasard a le beau rôle. Tant qu'à entendre des tartarinades, autant les entendre de première main.

A la fin de ce récit, Crémont envisage de retourner dès l'année suivante au volcan, et il émet le souhait suivant : « Il serait à désirer qu'un savant curieux se trouvât pour lors dans cette île et voulût entreprendre avec moi ce pénible voyage. »

Son souhait sera exhaussé en 1771, Crémont retournera ascensionner le volcan en compagnie d'un vrai savant, insatiable curieux, le naturaliste Philibert Commerson. (Base docu=> Novembre 1771)

Relation du premier Voyage fait au Volcan de l'île de Bourbon par M. de Crémont, Commissaire Ordonnateur dans cette île.

Parmi les divers volcans de notre globe, celui de l'île de Bourbon n'est pas un des moins terribles. M. de Crémont, arrivé dans cette île, avait peine à croire tout ce qu'on lui disait de ces ruisseaux de matières enflammées qui coulaient de temps en temps de ce volcan, et du feu qui, quelquefois, en était sorti avec tant d'éclat que des personnes dignes de croyance avaient pu lire à la lueur de la flamme, à plus de douze lieues de distance. Il voulut vérifier par lui-même ces étonnants phénomènes. M. de Bellecombe, Commandant pour le Roi dans cette île, qui depuis longtemps avait la même curiosité résolu de profiter, pour entreprendre ce voyage, de la tournée générale qu'il devait faire au mois d'octobre 1768. M. de Crémont eut l'honneur de l'accompagner. Ils partirent le 20 de ce mois du quartier *St Denis* et se rendirent le lendemain à *St Benoît*, quartier le plus voisin du volcan, où ils restèrent 4 jours, le Commandant pour y faire exercer en sa présence les troupes nationales créées, par ses soins, l'année précédente, et l'Ordonnateur pour y régler quelques affaires de Police. M. de Crémont a fait l'Histoire de ce voyage au volcan ; il l'a envoyée en France à une personne de considération qui a bien voulu me la communiquer et me permettre de l'imprimer dans mes Feuilles. Je crois, Monsieur, que vous lirez ce morceau avec intérêt. C'est M. de Crémont lui-même qui va parler.

Le 26 M. de Bellecombe quitta le quartier de *St Benoît* avec une suite de 25 personnes bien déterminées à voir le volcan ; le même jour nous arrivâmes à la *Plaine des Caffres*, située entre les plus hautes montagnes de l'île et dont l'étendue est de dix lieues environ ; nous y trouvâmes des baraques que M. de Bellecombe avait eu soin d'y faire construire quelques jours auparavant et dont la réunion formait un petit camp assez agréable ; elles étaient faites avec des arbrisseaux et des branchages très secs, seules productions de cette plaine aride. Nous y reposâmes 24 heures, et, dès le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour le volcan. Nous traversâmes d'abord un petit bois d'arbustes et fîmes environ une lieue et demie ; sortis de ce bois il nous fallut grimper la *Ravine à Ponteau* qui n'est qu'un amas de gros rochers d'inégale grandeur, tous plus pointus les uns que les autres et qui vont toujours en montant et en descendant. Nous fûmes obligés d'en franchir plusieurs par sauts et par élans ; mal en eût pris, en certains endroits, à ceux qui eussent perdu l'équilibre. Après une heure et demie de fatigue, nous vîmes la fin de cette ravine qui avait environ une demi-lieue de longueur. Nous nous félicitâmes de cette bonne fortune ; mais le créole qui nous servait de guide nous annonça que ce n'était encore là que les fleurs de la route. Il nous proposa, pour nous délasser, d'escalader promptement deux collines très escarpées afin d'en être bientôt délivrés. Nous

¹ *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique ...*, volume III, Jean-Baptiste Geneviève Marcellin Bory de Saint-Vincent - 1804

rappelâmes nos forces et laissâmes encore derrière nous ces deux collines, en partie couvertes d'un sable brûlant et de pierres calcinées ; le terrain plat dans lequel nous entrâmes, en descendant de la dernière colline, fut pour nous le paradis terrestre. Nous nous y reposâmes un quart d'heure après quoi nous commençâmes à marcher sur une terre rougeâtre, avec un soleil très ardent et sans le moindre ombrage. Notre guide nous dit qu'il fallait encore escalader la haute colline qui paraissait devant nous, mais qu'après cela les rafraîchissements, partis le matin de notre petit camp, nous attendaient dans la *Caverne à Manzague*, nom d'un célèbre noir *marron* tué dans cet endroit. A ces douces paroles, je repris courage ; j'étais sur le point de le perdre tout- à-fait. Je montai le premier cette colline toute couverte de pierres calcinées, et j'en atteignis le sommet, non sans beaucoup de peine. Du haut de cette colline nous aperçûmes la *Caverne à Manzague* après laquelle je soupirais ; elle était éloignée d'environ 300 pas ; je les fis très rapidement et j'entrai à onze heures du matin dans cette caverne, retraite des cochons et des cabris marrons, et qui fut pour nous un bosquet délicieux où nous respirâmes un peu de frais. Réunis tous dans cet antre, nous y fîmes un déjeuner-dîner d'autant meilleur que nous étions doués d'un appétit strident, excité par six à sept heures de marche dans les chemins les plus affreux et sous le soleil le plus brûlant.

Le repas fait, on se remit en route quoique ce fut l'heure du jour la plus enflammée ; il était midi et demi. Au bout de deux heures, nous arrivâmes sur le bord d'une vallée très profonde et très stérile qu'il fallut descendre presque toujours assis, tant elle était raide. Cette vallée nous conduisit à une montagne toute hérissée de rochers qui nous rappelèrent ceux de *la Ravine à Ponteau* et qui, de toutes celles que nous avons franchies jusques alors, était la plus difficile à monter et à descendre. Nous fîmes un nouvel effort, et la montagne disparut sous nos pas. Le chemin dans lequel il nous fallut entrer ensuite n'était plus formé, comme auparavant, de limailles de fer ou de petites pierres pointues et coupantes, mais de gros morceaux de matières calcinées, diversement configurés. Notre guide alors nous annonça que nous n'étions pas loin du grand précipice qui entoure la montagne du volcan. Au bout de trois quarts d'heure nous arrivâmes sur les bords de ce lieu redoutable et nous aperçûmes devant nous la montagne du volcan qui ne jetait qu'un très petit nuage de fumée par intervalles. Après les premiers moments donnés à la contemplation de cette montagne, du précipice et de l'affreux désert qui nous environnait, nous demandâmes si c'était là proprement ce qu'on appelait faire le voyage du volcan et le voir d'aussi près qu'il était possible ; sur la réponse qu'on me fit, que les curieux et les créoles du pays avaient presque toujours borné là leurs courses, nous fîmes désespérés d'avoir fait un si pénible voyage pour ne rien voir. Un précipice de cent cinquante toises de hauteur et d'un quart de lieue de largeur nous séparait de la montagne. De tous ceux qui nous avaient suivis, aucun n'avait, en effet, descendu le précipice, et tous s'accordaient à répéter qu'ils ne connaissaient guère que deux ou trois créoles qui eussent essayé de le faire, encore n'avaient-ils jamais osé que côtoyer le bord du précipice le plus éloigné du volcan, tant on était persuadé du risque qu'il y avait, non seulement à grimper la montagne qui en porte le nom, mais même à traverser la largeur du précipice. En vain je faisais mille questions sur le volcan et sur ses environs. Non moins inutilement, j'encourageais, j'invitais notre suite à chercher un sentier ; personne n'était curieux d'aller à la découverte. Je m'avisai de promettre à tout hasard aux Noirs qui nous accompagnaient une récompense pour celui qui trouverait un sentier. Le nommé *Jacob*, esclave de *M. Justamond* un des principaux habitants de cette colonie, s'offrit de bonne volonté. Je convins avec lui du signal d'un mouchoir rouge qu'il élèverait dès qu'il serait descendu dans le précipice : il partit, et bientôt nous le perdîmes de vue. Il fut très longtemps sans paraître ; on attendait avec autant d'impatience que d'inquiétude le succès de sa hardiesse. Au bout d'une heure et demie environ nous fîmes agréablement surpris de le voir marchant dans le *Rempart* ⁽¹⁾ d'un pied ferme et sans y trouver aucune crevasse ni profondeur comme on avait lieu de le craindre. Je vis dans ce moment qu'il était possible de monter la montagne du volcan et de pénétrer jusqu'à la fournaise. Nous côtoyâmes le bord du *Rempart* et nous arrivâmes au sentier trouvé par le Noir, qui nous criait de toutes ses forces qu'il y avait beaucoup de risque pour arriver jusqu'en bas. *M. Hubert* l'aîné, Aide-Major dans la troupe nationale du quartier *Saint Benoît*, malgré tout ce que disait *Jacob*, voulut essayer d'y descendre ; il en vint à bout ; il traversa même toute la largeur du *Rempart*, et arriva jusqu'au pied de la montagne du volcan : la nuit approchant il revint sur ses pas,

(1) : J'appellerai quelquefois de ce nom le précipice qui entoure le volcan, les créoles lui donnant toujours le nom de *Rempart*.

remonta le sentier, et nous raconta qu'au lieu où il s'était arrêté il avait vu deux cavernes en forme de grottes assez curieuses, mais dans lesquelles il n'était pas entré ; il nous réitéra que le sentier était très difficile, et qu'en certains endroits on trouvait à peine où poser le pied. Ce récit déconcerta tous nos Européens et même nos créoles, au point que la plupart renoncèrent au voyage de la montagne, et firent sur le champ diligence pour gagner avant la nuit la *Caverne à Manzague*. M. de Bellecombe aussi mécontent que moi d'être venu de si loin pour ne voir qu'un précipice, se proposa d'entreprendre le voyage le lendemain ; j'appuyai cette résolution de toutes mes forces. Nous couchâmes à la belle étoile et sous quelques petits arbrisseaux fort secs qui étaient épars çà et là dans cette plaine brûlée. Nous allumâmes un grand feu pour nous réchauffer ; car autant nous avions souffert pendant le jour de l'ardeur du soleil, autant nous eûmes à souffrir toute la nuit d'un froid rigoureux. A peine eus-je les yeux ouverts le lendemain que j'aperçus autour de moi une gelée blanche aussi forte que celles qu'on voit en France à l'entrée de l'hiver. Nous ne doutâmes point alors qu'il n'y eût, comme on nous l'avait toujours assuré, de la neige et même de la glace en hiver sur les hautes montagnes de l'île et qu'elle ne séjournât même quelque temps sur *les trois Salasses* qui sont la montagne la plus élevée de toute l'île.

M. de Bellecombe à son réveil me dit qu'ayant été tourmenté de violentes coliques d'estomac, auxquelles il est sujet, il lui était impossible d'aller plus loin. Il reprit la route de la *Plaine des Caffres* ; presque tous ceux qui étaient restés avec nous en firent autant. Je n'en persistai pas moins dans la détermination de voir le volcan. Je fus assez heureux pour engager M. *Hubert de Montfleury* à me suivre. C'était un jeune homme haut de six pieds, alerte et robuste, et frère cadet de celui dont je viens de parler. Son frère aîné dégoûté du précipice ne voulait plus en tâter. Nous partîmes à la pointe du jour, et, comme il ne m'était pas possible de descendre tout seul dans le sentier, il me fit suivre par deux créoles d'une haute stature, agiles et vigoureux, qui ne me quittèrent pas. Il y avait des endroits où, tenant d'une main un arbrisseau fort sec, mon pied ne posait sur aucune pierre, en sorte que je restais quelquefois suspendu, jusqu'à ce que mes deux créoles me prissent à bras le corps, et me descendissent où ils étaient eux-mêmes rendus ; car il fallait s'assurer à chaque pas et de la branche à laquelle on s'accrochait et de la pierre sur laquelle on posait le pied : nous fûmes au moins une heure à descendre ce précipice. A peine eûmes nous fait 50 pas que nous trouvâmes devant nous un monceau de sable rouge. Nous fûmes curieux de monter jusqu'au sommet et vîmes une profondeur d'environ trente pieds, qui ne contenait que ce même sable rouge et plusieurs pierres calcinées ; cette crevasse, si nous eussions été gens à tirer des inductions sinistres d'une pareille rencontre, nous eût paru d'un mauvais augure ; elle devait nous faire craindre d'en trouver qui ne fussent pas aussi visibles que celle-là ; mais nous chassâmes cette idée ; nous parcourûmes fort lentement toute la largeur du Rempart suivant la même route qui nous avait été indiquée la veille par M. *Hubert* l'aîné, et nous arrivâmes jusqu'aux deux espèces de grottes où je fus curieux d'entrer ; j'y vis des choses tout-à-fait singulières et rares ; la matière du volcan, dont ces deux grottes sont formées et qui est liquide quand elle se répand, s'était figée et avait pris la forme de goulots de bouteilles diversement configurés ; il y en avait quelques-uns d'une blancheur éblouissante.

Il fut question de grimper la montagne du volcan et de savoir quel chemin on prendrait : personne avant nous, ne s'était avancé jusqu'à l'endroit où nous étions ; on avait toujours été persuadé que toute cette matière immense, qui couvre la montagne du volcan, cachait des crevasses et des profondeurs plus ou moins considérables, et cette persuasion n'était pas sans fondement ; un créole du quartier de la rivière *d'Abord*, dans une de ses courses contre les Noirs marrons, avait en effet trouvé une ou deux de ces crevasses ; ce qui l'avait empêché d'aller plus loin. La petite suite qui m'accompagnait proposa de faire un grand circuit, mais j'observai que la fournaise ne brûlant que très faiblement, que ne sentant d'ailleurs aucune chaleur ni aucune odeur de soufre ou de bitume, il fallait y diriger nos pas. On fut de mon avis : nous prîmes dans les commencements la précaution de marcher l'un après l'autre et de n'être pas tous ensemble sur les diverses croûtes de matières ; je sondais de temps en temps avec ma canne ; et, lorsque le son que rendaient ces croûtes était fort creux et nous annonçait qu'elles pouvaient cacher une crevasse, nous nous détournions et prenions tantôt à gauche, tantôt à droite : nous montâmes ainsi sans aucun risque les deux premières collines ; car la montagne du volcan est composée de plusieurs entassées les unes sur les autres ; ce dont on ne s'aperçoit qu'en les montant successivement ; je remarquais de temps en temps quelques petites crevasses, mais de 4 ou 5 pieds de profondeur seulement, et sur lesquelles on pouvait même poser le pied avec sûreté. Les deux premières collines escaladées, ne voyant aucun écoulement de matière, ne sentant encore aucune chaleur et n'entendant

aucun bruit, nous poursuivîmes notre route directement vers la fournaise ; nous souffrîmes beaucoup, en parcourant environ 150 pas de mâchefer fort pointu ; des souliers tout neufs que j'avais fait faire exprès furent bientôt entièrement coupés. Nous avançâmes environ 300 pas au-delà de ce mâchefer, ne marchant plus alors avec la même circonspection parce que nous nous assurons de plus en plus que toutes ces croûtes de matières étaient, pour la plupart, très fortes et très épaisses. Quand nous fûmes à environ 130 pas du haut de la montagne, un des deux créoles, qui était à 10 ou 12 pas devant moi, entendit un grand bruit et cria que le volcan était sous nos pieds : je le rassurai et l'exhortai à marcher toujours ; seulement nous prîmes un peu à droite. A peine eûmes-nous fait 50 pas que nous arrivâmes sur une petite éminence d'où nous aperçûmes bien à découvert la bouche du volcan à une grande portée de fusil ; je ne puis exprimer la joie que je ressentis d'avoir rempli, même au-delà de mes espérances, l'objet de mon voyage ; car je ne m'attendais pas de le voir sitôt et de si près. Nous restâmes sur cette petite hauteur pour contempler à loisir cette fournaise. Il était environ dix heures et demie du matin quand nous y arrivâmes ; il faisait le plus beau temps du monde ; l'air était calme et le ciel serein. Le bruit qui frappait nos oreilles ressemblait à celui de 10 à 30 soufflets de grosses forges. On entendait en même temps celui de la matière toute liquide qui bouillonnait et qui faisait effort pour dépasser ses bords ; c'était exactement le même bruit que celui d'une mer agitée. Lorsqu'il survenait quelque souffle de vent, nous apercevions les étincelles et la flamme s'élever de la fournaise au milieu d'une fumée très noire et très épaisse ; spectacle dont nous avons joui cinq à six fois pendant le temps que nous sommes restés à la vue du volcan : car d'ailleurs le temps était si beau que nous n'entendions que le bruit et n'apercevions que la fumée noire qui sortait continuellement. Revenu de ma première surprise, je m'attachai à considérer sa forme et ses environs.

La montagne du volcan est environnée de tous côtés d'un précipice pareil à celui que nous avons franchi. Le volcan brûle actuellement un gros piton ou butte placée sur le sommet de la montagne. Ce piton est entouré d'une plateforme située à peu près au Nord-Ouest du piton ; je ne puis assurer si elle existe également du côté opposé qui est celui du plus grand écoulement de la matière vers le bord de la mer. Cette plateforme continue en tournant dans la partie du Sud ; dans celle du Nord, qui regardait le précipice par lequel nous étions descendus, nous avons aperçu 4 à 5 petits volcans qui commençaient à paraître, et dont quelques-uns jetaient déjà de la fumée. Je ne doute pas que dans la suite tous ces volcanaux, si je puis parler ainsi, réunis au grand volcan, ne forment plus qu'une seule et même fournaise. La forme de cette dernière est circulaire et peut avoir environ 200 pieds de diamètre. Je vis une matière toute verte à huit ou dix pas de l'extrémité supérieure de la bouche ; je crus d'abord que ce pouvait être quelques herbages fort secs, tels qu'on en voit quelquefois dans les endroits les plus arides, et que le volcan n'avait pas encore consumés ; mais on me fit remarquer que la flamme sortait quelquefois de ce côté et que ce ne pouvait être conséquemment des herbages ; je fixai cet endroit avec ma lorgnette, et je m'assurai que c'était de la matière même du volcan qui décollait par cet endroit et qui était toute vitrifiée. Quand j'eus contemplé pendant une demi-heure toute la fournaise et ses environs, je descendis sur la plateforme ; à mesure que j'avais j'entendais le bruit augmenter considérablement. J'étais alors à trente pas de la fournaise ; je voulus jeter dedans quelques pierres ; mais *M. de Montfleury* et moi ne pûmes jamais en trouver d'assez pesantes ; elles étaient toutes trop légères ou se pulvérisaient dans nos mains. La plateforme était assez unie et n'était point couverte, comme toute la montagne, de grosses croûtes de matières, mais de parcelles et de moindres morceaux qui y tombaient seulement dans les éruptions ; d'où je conclus que ces dernières devaient être très violentes, en sorte que dans ces accidents il y aurait plus de sûreté à rester sur la plateforme qu'à se trouver à 150 pas, si, d'ailleurs, il n'y avait pas à craindre d'être étouffé par la fumée et par la chaleur. J'avais toujours et je passai une petite crevasse assez longue formée par les écoulements du volcan. Je ne sentais encore aucune chaleur sensible ni la moindre odeur sulfureuse ; j'entendais toujours un grand bruit comme d'un vent souterrain, et celui de la matière qui bouillonnait dans cette infernale caverne ; parvenu jusque-là sans accident, je voulus pénétrer jusqu'au pied du piton ; mais je n'eus pas fait dix à douze pas, que le bruit augmenta d'une manière effrayante, et que je sentis la matière travailler sous mes pieds : je ne doutai pas que j'étais sur le foyer et qu'il ne fût conséquemment plus étendu que la bouche ; je m'étais avancé seul jusques là. *M. Hubert* était resté vingt pas derrière moi : je l'appelai, il vint ; il entendit comme moi le même bruit ; nous n'étions qu'à une petite portée de pistolet de la fournaise ; nous sentîmes alors sensiblement quelque chaleur et une légère odeur de matière brûlée : deux fois je fus tenté de monter le piton même et d'aller jusques sur le bord de la fournaise pour en connaître la profondeur et pour voir de mes propres yeux ce que c'est que cette

matière bouillonnante , si elle est continuellement liquide et en fusion, ou si c'est un seul amas de pierres et de matières de toutes espèces cuites et recuites, ou l'un et l'autre tout à la fois, comme il y a toute apparence ; car la matière du volcan sort tantôt par écoulement, tantôt par explosion, et souvent de ces deux manières en même temps. Mais, craignant que l'extrémité supérieure de la fournaise ne fût qu'une croûte très superficielle et hors d'état de soutenir le poids d'un homme, je renonçai à ce hardi projet ; je proposai seulement au Noir *Jacob* de l'exécuter, lui promettant pour récompense la liberté. Cet esclave me répondit fort sensément que pour gagner quelque chose on perdait quelquefois tout ; il me supplia de permettre qu'il se contentât de la récompense que je lui avais promise.

Après avoir satisfait notre curiosité aussi pleinement qu'il nous était possible, nous quittâmes le volcan vers les onze heures et demie du matin, et nous reprîmes le même chemin par lequel nous étions venus. Arrivés au *Rempart*, nous ne pouvions assez admirer la quantité de figures singulières et bizarres que cet amas immense de matières avait formées dans ses divers écoulements, à mesure qu'elle se refroidissait. Il faut que cette matière soit bien liquide, puisque j'ai vu nombre de grosses pierres formant sur leur superficie divers ronds et si multipliés qu'on eût dit que la matière eût coulé d'un arrosoir par les mains d'un jardinier. On ne peut imaginer combien ce volcan a vomi de matières, non seulement dans ses environs, mais jusqu'au bord de la mer dans toute l'étendue du terrain qu'on appelle *le grand et le petit pays brûlé*. Il faut observer néanmoins que la matière que l'on voit dans ce dernier provient d'un volcan qui s'était formé à quelques lieues du volcan, il y a très longtemps ; il n'a brûlé que pendant un certain temps et n'existe plus. *Le grand pays brûlé* a pour le moins trois lieues de longueur depuis le pied de la montagne de la fournaise jusqu'à son embouchure vers la mer. Le volcan est situé à-peu-près au Sud-Est-Est de l'île, à moitié chemin environ des quartiers *St Benoît* et la rivière *d'Abord*. Il est éloigné de la mer d'environ 5 lieues. Son plus grand et plus continu écoulement est à-peu-près de l'Est-Sud-Est de l'île et va se rendre à la mer. Le sieur *Jean Dugain*, notre chef de route, habitant du quartier *St Benoît*, connu dans cette île par ses fréquentes et périlleuses chasses contre les Noirs marrons, et l'un des deux créoles qui m'avaient suivi, jouit en 1753 d'un spectacle également admirable et terrible ; il y avait plusieurs années que le volcan ne brûlait presque pas ; ce qui donnait la plus grande inquiétude à tous les habitants de cette colonie ; en 1753 il y eut la plus forte éruption dont on eût encore entendu parler ; elle fut même accompagnée d'un tremblement de terre assez sensible ; cette éruption fut telle qu'elle jeta des cendres avec abondance jusques dans le quartier *St Denis*, le plus éloigné du volcan ; tous les cafés des quartiers *St Benoît* et rivière *d'Abord* qui en sont distants de 5 à 6 lieues, en furent entièrement couverts,

M. *Bouvet*, alors Gouverneur de l'île pour la Compagnie, envoya aussitôt vers le volcan un détachement de 15 créoles, qui fut commandé par *Jean Dugain* ; il arriva assez à temps pour voir en divers endroits la matière enflammée, qui coulait dans toute l'étendue du *Rempart*, formant divers ruisseaux de feu qui tous allaient se rendre à la mer ; ce fut dans cette éruption qu'il m'assura que s'était formée la crevasse d'environ 30 pieds de profondeur dont j'ai parlé plus haut.

J'ai rapporté plusieurs pierres prises à diverses distances du volcan dont j'ai fait une petite collection ; mais je n'avais pas le temps de les choisir comme je l'aurais désiré et les plus curieuses se sont brisées dans la route, le Noir qui les avait dans un mouchoir n'ayant pu avec la plus grande attention les conserver telles qu'elles étaient, surtout quand il a fallu monter le précipice. Je ne conseillerais pas d'entreprendre le voyage du volcan par un vent un peu fort, ni par un temps de pluie ; il y aurait un risque évident pour la vie d'en approcher d'aussi près que nous l'avons fait ; c'est le temps où le volcan jette le plus de flammes et de matières calcinées ; au moindre air qu'il faisait, les étincelles et le feu sortaient de la fournaise, comme je l'ai observé.

J'aurais bien voulu pouvoir joindre à cette relation quelques remarques particulières ; mais, depuis rétablissement de cette colonie, personne, surtout dans les deux quartiers les plus voisins du volcan, ne s'est occupé d'en suivre les explosions et les écoulements pour s'assurer s'ils n'étaient pas périodiques comme ceux du mont *Vésuve*, ses divers déplacements, ses progrès, sa direction, et tout ce qui peut contribuer à faire connaître ce phénomène. Je me propose l'année prochaine de visiter une seconde fois ce volcan, qui certainement mérite d'être plus connu qu'il ne l'a été jusques à présent ; c'est un des plus considérables qu'il y ait dans le monde ; je compte y faire une station de quinze jours et y établir une petite tente sur la coupe d'une haute montagne qui domine la fournaise, et qui jadis a été consumée par le volcan, suivant le témoignage de tous les anciens créoles du pays. Muni alors d'une boussole et des instruments nécessaires, j'en ferai avec précision les relèvements et la description détaillée. La

position que je prendrai me permettra de voir les explosions et les écoulements sans rien craindre, et je ne désespère pas, si je jouis une seule fois d'un aussi beau jour que celui du 27 octobre de cette année, de monter au sommet de la fournaise, et d'en voir l'intérieur. Il serait à désirer qu'un savant curieux se trouvât pour lors dans cette île et voulût entreprendre avec moi ce pénible voyage.

Fait au Château du Gol, quartier de la Rivière d'Abord, Isle de Bourbon, le 31 Octobre 1768.*

Je suis, &c.

A Paris, ce 11 Novembre 1770.

* Ce Château appartient à M. *Desforges Boucher*, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint Louis, Commandeur de l'Ordre de Christ, et ancien Gouverneur Général pour le Roi et la Compagnie des Indes des Isles de France et de Bourbon.

* * *